

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 6

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre au Syndic

Paris, le 26 janvier 1949.

Cher papa,

Je t'écris de mon lit où la grippe dite « italienne » me tient allongé depuis une semaine. Quel fléau ! On n'aurait pas vu, de mémoire de jeune homme, autant de gens alités depuis la dernière invasion du corned-beef américain qui faillit être fatale aux « moins de vingt ans ».

Plusieurs savants travaillent nuit et jour, sans essayer d'enrayer les progrès journaliers de cette épidémie plus nuisible que le doryphore qui, lui, est tout de même moins difficile à contenter. Des pommes de terre à tous les repas, c'est un menu qui plaide en sa faveur. Et puis, un doryphore ça se voit ! Tandis qu'un microbe, il faut une fameuse paire de lunettes. Sur-tout qu'en plus il est italien. Alors on s'en méfie. Et on n'a pas tort.

Un microbe anglais, par exemple, c'est fair-play, ça joue le jeu. Il suffit de lui faire comprendre qu'on va organiser ça comme un match de boxe. Mais un microbe italien, c'est plus subtil. Tu peux à la rigueur lui dire : Viens par ici, on va chanter du Verdi tous en chœur ; pour venir il viendra, mais si tu as le malheur de lui montrer le bout de l'aiguille d'une seringue, hop fini, y a plus personne : il se retire sur des « positions préparées à l'avance ».

C'est bizarre comme un mot prononcé par hasard peut quelquefois te donner la solution d'un problème. Je viens d'écrire Verdi, et qui dit Verdi dit Opéra ! Eh bien, c'est certainement à l'Opéra que j'ai contracté cette maudite grippe. Nous y étions, le Buffet et moi, il y a pas dix jours, alors forcément avec tout ce monde !

Mais que je te raconte notre soirée. C'était mercredi. Vers les six heures, le

Buffet était rentré à la maison tout joyeux, brandissant deux billets blancs.

— Petit, c'est un beau jour ; on vient de me donner deux places pour le gala de ce soir à l'Opéra. On y joue, paraît-il, « Lohengrin ». C'est ce que tu peux voir de plus extraordinaire. Pas une minute à perdre. Le costume des dimanches et rasé de près. Allez, rompez !

Ce qui fut fait. Dans le métro qui nous emmenait, je sentais le Buffet tendu, quelque peu nerveux comme avant un Lausanne-Servette de Coupe. Je le sentais partagé entre le désir de me raconter tout le spectacle pour me faire partager son enthousiasme et celui de ne rien me dire pour ne pas me gâter ma soirée. Il se décida pour le silence.

Nous montâmes le grand escalier d'entrée au milieu d'une haie de gardes républicains, véritables statues de cire. Un tel spectacle de richesse nous attendait à l'intérieur du théâtre que pendant quelques secondes je regrettai le pacte de 1291 et l'ascétisme de Calvin. Partout de l'or, des moulures finement ciselées, des lustres plus rutilants que des jets d'eau : un vrai conte de fée.

Mais la foule me poussait en avant, nous arrachant à notre contemplation. Une ouvreuse nous désigna notre loge.

A peine assis, Buffet recommença à tressaillir. Son agitation m'intriguait. Je ne pus m'empêcher de le questionner.

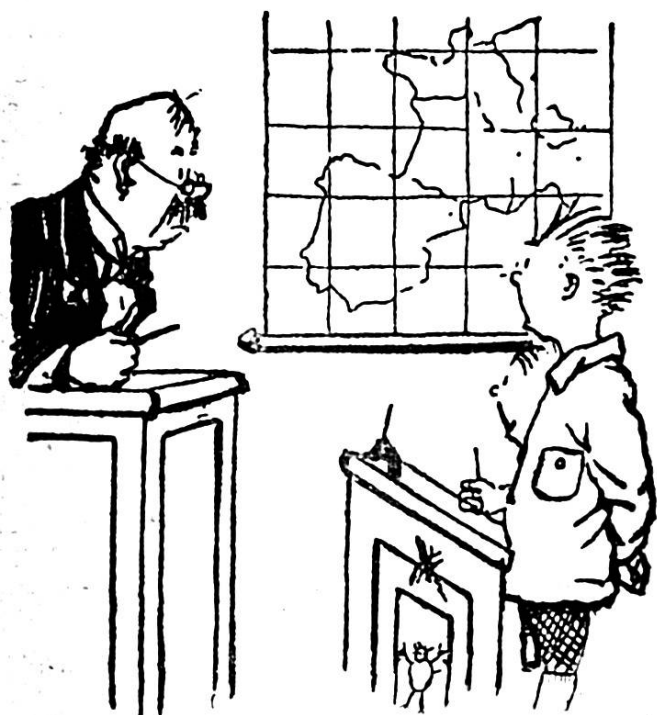
— Mais enfin, qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ce « Lohengrin » pour que tu sois si impatient ?

— Ce qu'il y a ? Il me demande ce qu'il y a ? Enfant, tu n'as donc jamais rien vu ! Eh bien, je vais te le dire. Il y a, au premier acte, un cygne qui entre en scène. Un immense cygne avec un homme dedans. Voilà ce qu'il y a !

Honteux de mon ignorance, je ne parlai plus jusqu'au lever du rideau.

Quel coup d'œil ! Comment décrire une telle chose. Je m'en sens simplement incapable. La première impression d'émerveillement passée, j'essayai sans succès de comprendre ce que tous ces gens se chantaient à tue-tête dans les oreilles les uns des autres. Ce qui me frappa ensuite, c'est la grosseur de tous ces personnages. J'en conclus, peut-être hâtivement, que pour entrer à l'Opéra il fallait avoir une taille et un poids bien définis, comme pour les grenadiers de Napoléon. L'idée me sembla bonne, car un théâtre national ne doit pas être composé de miquelets. Ça fait mauvaise impression sur les étrangers.

J'attendais anxieusement le fameux cygne annoncé par Buffet. Cinq minutes, puis dix, puis quinze se passèrent et le cygne n'arrivait pas. Je ne voyais plus le spectacle : mes yeux étaient rivés sur les coulisses. Le rideau tomba sur le premier acte



— Pourquoi se bat-on en Indonésie ?

— Pour des fromages...

— Te fiches-tu de moi ?

— Mais non, M'sieur, pour des fromages de Hollande...

et la salle entière applaudit, à l'exception de Buffet, las et désappointé.

Je le vis se pencher vers une vieille dame à lunettes qui suivait l'opéra sur la partition. A peine avait-il jeté un coup d'œil sur la dite partition que son visage se décomposa. Je regardai à mon tour et je lus ce titre révélateur en caractères gras : « Aïda — Giuseppe Verdi ».

Buffet se leva, desserra son col et m'ordonna de le suivre. Comme il franchissait la porte, il expliqua poliment aux quelques spectateurs qui nous regardaient partir :

— Nous, on s'en va. Cet « Aïda »... on le connaît par cœur.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.

F. DUPUIS & C^{IE}
photogravure
CLICHES DESSINS PHOTOS
Lausanne Rue de l'Écluse 8 Téléphone 33923

Conduites
AU DÉLICIEUX FUMET
SPÉCIALITÉ
RENOMMÉE DU
**Café des
Négociants**

Place du Tunnel — LAUSANNE

Autres gourmandises vaudoises :
Charcuterie - Saucisses - Grillades
Vins tirés au guillon.

L. PÉCLAT, prop.